

ALBERT RÉVILLE

NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE ¹

PAR

M. PAUL ALPHANDÉRY

Maître de conférence à l'École des Hautes Études

M. Albert Réville, décédé le 25 octobre dernier, était né à Dieppe, le 3 novembre 1826. Il était fils et petit-fils de pasteurs, et non moins que les fonctions pastorales, il semblait que le goût des études théologiques fût héréditaire dans sa famille. Il fut élevé au collège de sa ville natale, jusqu'au jour où il alla à Genève suivre, de 1844 à 1848, l'enseignement de la Faculté de théologie. Il soutint devant la Faculté de Strasbourg sa thèse de bachelier en théologie, le 27 novembre 1848, et, consacré pasteur l'année suivante (12 décembre 1849) il exerça quelque temps son ministère à Nîmes et à Luneray (près de Dieppe). En 1851 ², il était appelé à la tête de l'église wallonne de Rotterdam. C'est dans cette colonie de la Réforme française, créée en pays néerlandais par les réfugiés Wallons et Français, que le jeune théologien allait vivre vingt-deux des années les plus fécondes de son existence. Il s'y trouvait à un carrefour de routes intellectuelles : c'était le temps où l'Université de Leyde, avec laquelle d'étroites relations l'unirent bientôt, commençait à s'inspirer des fécondes leçons de méthode et de faits d'un Scholten ou d'un Kuenen ; pendant quinze ans, M. A. Réville eut pour

1) Cette notice est la reproduction, avec quelques légères modifications, d'un article publié dans la livraison de novembre-décembre 1906 de la *Revue de l'Histoire des Religions*.

2) En cette même année il se maria avec Louise Dimier, de Genève. De cette union sont nés six enfants, dont deux sont morts en bas âge et dont l'un, André Réville, fut enlevé à leur affection en pleine jeunesse, à 27 ans.

(Notes de la famille.)

collègue et ami C. P. Tiele, alors pasteur d'une communauté remonstrante, et de cette amitié la science profita à maintes reprises. L'un des premiers M. Réville se mêla au groupe de savants au zèle d'apôtres qui, avec les Colani, les Reuss et les Scherer, entreprirent, à la *Revue de Strasbourg*, de faire brèche, à force de patiente et loyale recherche scientifique, dans les orthodoxies réputées impénétrables. Enfin, de Tubingue et des Universités allemandes lui venait l'écho des leçons de F. Chr. Baur et des nouveaux historiens du Christianisme. Ces multiples influences, M. Réville les accueillit sans s'asservir à aucune d'elles.

De ces années datent la plupart de ses travaux d'exégèse, d'histoire des dogmes — et aussi l'ensemble de son œuvre parénétique, car il était trop passionné de synthèse vivante et libre pour que son labeur scientifique et son enseignement religieux ne se pénétrassent point l'un l'autre : logiquement il devint, dans le protestantisme de son temps, l'un des représentants les plus éloquents et les plus écoutés des tendances libérales, et à maintes reprises il fut sollicité et accepta d'aller répandre ses idées par des prédications dans les autres communautés wallonnes des Pays-Bas, en Suisse, en France. En même temps il faisait de nombreuses conférences sur des sujets littéraires, historiques, théologiques. D'ailleurs sa prédication était peu différente d'une conférence, par sa forme claire, hardie sans violences, par son raisonnement nourri d'histoire religieuse et de science biblique.

Sa réputation s'était rapidement étendue, et, dès 1856, il était nommé à l'église wallonne d'Utrecht; il préféra rester au milieu de cette communauté de Rotterdam qu'il recréait à son image, et de nouveau il refusa de la quitter, lorsqu'en 1868 on lui offrit de remplir les fonctions de pasteur de l'importante église d'Amsterdam.

Les savants des Pays-Bas n'avaient pas tardé à appeler dans leurs académies le brillant théologien français. En 1860, la « *Societas Hagana pro vindicanda religione christiana* » le nomme membre correspondant. Le 15 avril 1862, il entre comme membre résident à l'Académie royale des sciences de Hollande (section des Lettres et des Sciences historiques et

philosophiques) et, la même année, à la suite de la publication de ses *Études critiques sur l'évangile selon saint Matthieu*, la Faculté de théologie de Leyde lui confère le titre de docteur *honoris causa*. Enfin, en 1869 la Société zélandaise des sciences l'appelait à partager ses travaux.

Pourtant, si étroite que fût déjà l'intimité de cœur et de pensée qui l'unissait à l'église réformée et à la science hollandaises, il n'hésita pas à les quitter le jour où il lui apparut que son activité trouverait à se dépenser plus utilement dans sa patrie, où la lutte pour les idées libérales en religion et en politique exigeait la coopération immédiate d'hommes comme lui; cette impérieuse conception d'un nouveau devoir provoqua son retour en France, au début de 1873. C'est à tort qu'on a vu dans l'abandon qu'il fit alors de ses fonctions pastorales la marque d'une rupture rendue inévitable par l'évolution de sa pensée religieuse : fidèle jusqu'à son dernier jour à ses convictions chrétiennes libérales, il n'a jamais cessé de les considérer comme le résultat normal et légitime du principe protestant et de soutenir qu'elles sont de plein droit à leur place dans la chaire des églises réformées.

Au moment où il quittait la Hollande, il était nommé, le 1^{er} avril 1873, chevalier du Lion néerlandais et, quelques jours après, associé étranger de l'Académie royale des Sciences.

Les années 1873 à 1880 passées à Dieppe sont, dans la vie d'Albert Réville, une période d'apparente retraite. En réalité, il a consacré chaque heure de ce temps à la plus féconde propagande libérale : tout en continuant à suivre et à commenter, dans la *Revue des Deux Mondes*, les manifestations du mouvement historique et religieux, il s'improvisa journaliste¹, aux approches de la cinquantaine, pour répandre et

1) De Hollande il avait déjà pris part à l'activité de la presse libérale en France comme correspondant régulier du journal *Le Temps*, auquel il ne cessa jamais complètement de collaborer. A Dieppe il fonda avec quelques amis le journal républicain local *l'Impartial*. Il y fut aussi le collaborateur régulier, pendant plusieurs années, du grand journal belge *La Flandre libérale*. Plus tard, à Paris, il ne cessa d'écrire régulièrement deux fois par semaine des *Lettres de Paris* dans *l'Impartial* de Dieppe et publia des

préciser dans son pays natal les idées républicaines que tant d'équivoques soigneusement entretenues rendaient inaccessibles à la foule. Cette campagne de presse, toute désintéressée et dont il eut la joie de voir le plein succès, est riche de précieux modèles de pédagogie politique et sociale. Et ce trait ne pouvait échapper aux hommes qui créèrent en France l'Université nouvelle : Albert Réville était bien un professeur, au sens le plus élevé de ce mot. Lorsque Paul Bert et Jules Ferry instituèrent au Collège de France l'enseignement de l'Histoire des Religions, Albert Réville, en venant occuper cette chaire nouvelle (il y fut nommé le 10 janvier 1880), sembla ne faire qu'y continuer une œuvre d'éducation publique à laquelle ses articles et ses conférences fournissaient déjà une nette orientation de méthode et nombre de réalisations pragmatiques. Il renonça dès lors à toute fonction dans les églises protestantes et se consacra tout entier à son enseignement.

L'avènement de l'étude historique des religions dans l'enseignement supérieur français reçut une éclatante confirmation lorsque fut fondée, en 1886, la Section des sciences religieuses à l'École des Hautes-Études. D'emblée M. Albert Réville en fit partie, le 30 janvier, comme professeur d'histoire des dogmes, comme président le 18 février 1886. A l'occasion de sa vingtième année de présidence, il était fait, en juillet dernier, officier de la Légion d'honneur (il était chevalier depuis décembre 1885).

Les Congrès internationaux d'Histoire des Religions, à Paris (1900), à Bâle (1904) avaient été, pour ce père de nos études, une sorte de double solennité jubilaire, rendue plus touchante encore par sa spontanéité¹.

Malade depuis le commencement de l'hiver, il a accompli toute sa tâche jusqu'en juin dernier. Lorsque, à près de

articles de variétés dans le *Siècle*. Il collabora aussi à la *Revue des questions politiques* (De la démocratie libérale dans la France contemporaine, mai 1889).

(Note de la famille.)

1) Il en fut de même au 3^e Congrès du christianisme libéral et progressif, tenu à Genève en septembre 1905.

80 ans, et toute force s'étant retirée de lui, il s'arrêta, « sa plus cruelle souffrance, a dit l'un des siens, ce fut de ne pas pouvoir travailler. » Il s'est éteint doucement, sans agonie.

Il avait connu de grandes et longues douleurs, mais sa vie fut forte et pleine, et parce qu'elle fut toute de travail, il la jugeait heureuse.

*
**

Il est parfois malaisé de faire dans son œuvre le départ exact de ce qui est exégèse — histoire des dogmes — histoire des religions. Pour lui, la recherche « de bonne foi » devait user presque simultanément d'analyse et de synthèse pour restituer au passé sa forme et sa vie. Cela dit afin d'expliquer les divisions arbitraires de cette notice qui n'a d'ailleurs la prétention que d'être un sommaire.

Son exégèse fut essentiellement dégagée des systématisations *a priori*, des conclusions d'école. Lorsqu'il fit connaître au public français, en 1851, le livre d'Olshausen sur l'*Authenticité du Nouveau Testament*, il réserva toute son indépendance¹ : « Je suis, dit-il, le traducteur et non le garant d'Olshausen » et, de fait, des différences profondes séparent sa critique — méthode et résultats — de celle du professeur de Kœnigsberg. En communion d'idées sur nombre de points doctrinaux avec les membres du groupe dont la *Revue de Strasbourg* était l'organe, il proposa souvent à des problèmes exégétiques des solutions sensiblement distinctes de celles de Colani ou de Reuss. La Société de La Haye pour la défense de la religion chrétienne avait à deux reprises (en 1854 et 1859) émis un desideratum formulé en ces termes : « Étant démontré, par les recherches critiques les plus récentes, que l'évangile de Matthieu, dans sa forme actuelle, n'est point

1) Dès 1849 il avait traduit en français un ouvrage du D^r Whately, archevêque anglican de Dublin, sous le titre : *Introduction à l'histoire du culte* (Dieppe, Delevoye, avec une préface de son père J. Réville).

(Note de la famille.)

identique avec les Logia mentionnés d'après Papias chez Eusèbe, la Société demande une dissertation établissant sur des raisons plausibles les rapports de l'évangile de saint Matthieu avec les Logia et fixant en même temps les règles à suivre pour la distinction des éléments de différente date que l'évangile peut renfermer ». — M. Reuss avait, dès 1855, fait paraître dans la *Revue de Théologie* une série d'articles intitulés : *Études comparatives sur les trois premiers Évangiles au point de vue de leurs rapports d'origine et de dépendance mutuelle*. En 1862 M. Réville publia à son tour un volume d'*Études critiques sur l'Évangile selon saint Matthieu*. Les conclusions des deux exégètes portaient la marque très nette de leur individualité scientifique. L'œuvre de M. Réville se rencontrait sur un plus grand nombre de points avec l'ouvrage de Holtzmann, publié au même moment sans que les deux auteurs eussent connaissance de leurs œuvres respectives. Il accordait aux éléments empruntés au Proto-Marc une place considérable dans la composition de l'évangile de Matthieu, ces éléments constituant, selon lui, le lien qui unit les Logia. Pourtant il reconnaissait aussi dans ce livre une part de tradition orale (Paradosis), de tendance ouvertement pétrinienne et galiléenne; quant à l'élément personnel, il le discernait en des détails et des notes, résultat des réflexions et des observations plus ou moins directes de l'auteur. Dans son ensemble, cet évangile apparaissait à M. A. Réville comme l'œuvre d'un galiléen du dernier quart du premier siècle, comme une « production du judéo-christianisme en voie de développement universaliste et antijudaïque ». L'exégèse postérieure n'a fait que confirmer les conclusions de M. Réville : trente-quatre ans après la publication de ses *Études sur saint Matthieu*, il pouvait répéter (*Jésus de Nazareth*, 1896), sans en changer un terme, les positions de son examen critique du premier évangile.

M. Réville avait débuté dans la « chaire » exégétique que lui offrait la *Revue de Strasbourg* par une tentative qui n'eut pas l'heureux succès des *Études sur saint Matthieu*, mais qui dénota tout de suite chez le jeune théologien un tact pénétrant d'historien psychologue. Chr. Baur, à l'encontre

de Schleiermacher, de Neander et de Reuss, refusait à Jean le quatrième évangile pour lui attribuer l'Apocalypse. M. A. Réville s'écarta résolument des deux solutions en tentant de prouver l'égale authenticité de l'évangile de Jean et du livre de Révélations attribué à l'apôtre. Il fallut toute sa finesse d'analyse morale et littéraire pour donner vie historique à cette thèse hardie qu'il présenta dans deux articles intitulés *Jean le Prophète et Jean l'Évangéliste ; la crise de la foi chez un apôtre* (*Rev. de Théol.*, 1854, t. IX, p. 329; 1855, t. X, p. 1) : adepte visionnaire de la Parousie et du Millénium, Jean, par une crise profonde de sa pensée religieuse, serait parvenu à la philosophie mystique du quatrième évangile. M. Réville ne tarda d'ailleurs pas à abandonner cette hypothèse : dès 1864, (*Revue de Théologie*, 3^e série, t. II, p. 185; 1865, t. III, p. 97, 301; 1866, IV, p. 49, 161), il céda la parole au D^r Scholten, de Leyde, dont l'*Étude historique et critique sur le quatrième évangile* attribuait ce livre canonique à un gnostique du II^e siècle qui avait cherché à mettre la gnose au service du Christianisme. M. Réville admit pleinement les conclusions du savant hollandais; c'est ce qui apparaît dans les articles qu'il publiait vers le même temps dans la *Revue des Deux-Mondes*, 1864, 15 juill. (*Origines du Nouveau Testament*) et surtout dans son livre *Jésus de Nazareth* où sa scrupuleuse probité scientifique lui faisait écrire cette note d'une si noble modestie : « C'est un point (la question de l'authenticité du quatrième évangile) où je me sens obligé à une rétractation. Au début de mes études sur les origines du Christianisme et quand je n'étais pas aussi familier que je le suis devenu avec l'évolution du Christianisme au second siècle; quand je ne m'étais pas encore rendu un compte suffisant du prodigieux idéalisme de l'école théologique d'Alexandrie, je rompis des lances en faveur de l'authenticité apostolique du quatrième évangile. Depuis j'ai dû me rendre à une évidence qui s'imposait toujours plus à la conscience de l'historien. »

Albert Réville ne cessa jamais de s'intéresser à la continue élaboration, par la science moderne, de nouvelles solutions exégétiques; à maintes reprises il en dressa le bilan provisoire et le mit, avec une émotion joyeuse, sous les yeux

du grand public (*De la renaissance des études religieuses en France*, Rev. Deux-M., 1^{er} nov. 1859, publié ensuite dans les *Essais de critique religieuse*, Paris, 1860, 8^o; *Les origines du Nouveau Testament*, l. cit.). Il aimait à voir les bonnes volontés, en dépit des origines confessionnelles différentes, coopérer à l'œuvre scientifique. Dans un article publié il y a quatre ans sur *la Critique biblique et son introduction dans le clergé catholique français au XIX^e siècle* (Rev. Hist. des Relig., t. XLVI, p. 81) il saluait les premiers travaux de toute une catégorie d'ouvriers dont la venue s'était longtemps fait attendre. Il reconnaissait les dangers qu'ils affrontaient et le courage que supposait chez eux cet effort de libre recherche. On les taxait, dans les rangs des traditionalistes, d'un pernicieux orgueil scientifique : « En fait d'orgueil, répondait M. A. Réville, celui de l'ignorance (car il existe hélas!) est bien plus dangereux que l'orgueil de la science ».

« Il est généralement admis aujourd'hui que, bien loin de présenter une masse homogène, frappée en quelque sorte du premier coup et destinée à demeurer immuable, les dogmes chrétiens ont une histoire, et que leurs formules rigides sont l'expression de mouvements de croyances et d'idées, de luttes souvent acharnées, à chaque instant mêlées aux révolutions politiques et sociales, et dont l'étude a tout l'attrait des drames les plus pathétiques. C'est l'histoire qu'il s'agit de retracer objectivement, sans parti pris pour ou contre les solutions qui ont prévalu... ». Cette définition de l'histoire des dogmes, M. Albert Réville la donnait dans le premier volume de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études comme une sorte d'épigraphe placée en tête du programme de son enseignement (*Bibl. Éc. Hautes-Études*, Section des Sciences religieuses, t. I, Paris, Leroux, 1889, p. xxiv). Cette définition n'eût-elle pu déjà être placée en conclusion de ses *Réflexions sur l'histoire des dogmes* parues en 1856 dans la *Revue de Strasbourg* (1^{re} série, t. XIII, pp. 231 et suiv.)? « L'histoire du dogme, disait-il alors, exige pour être fidèle, le doute historique légitime... De par son histoire, le dogme rentre dans la catégorie du contingent, du relatif », et quelques années après, il

publiait, d'abord dans le *Disciple de Jésus-Christ* (année 1859) puis en volume (Paris, Cherbuliez, 1859, 8°), une série d'études « historiques et dogmatiques » intitulées *De la Rédemption* où l'application de ces principes apparaissait déjà dans sa rigoureuse précision : la seconde partie était surtout « expérience intérieure » et critique personnelle, mais la première comprenait l'étude historique de l'évolution du dogme, du passage de la théorie mythique à la théorie juridique — cette théorie, exposée avec une connaissance bien rare alors du moyen-âge, de l'importance de la logique de saint Anselme et de la synthèse thomiste.

Pourtant l'œuvre où s'affirma le caractère novateur de cette méthode, l'œuvre dont on dirait qu'elle en fut le manifeste dans la littérature de langue française, si ce mot ne dénaturait pas en une certaine mesure l'impression de scrupuleuse objectivité que donne ce livre, ce fut son *Histoire du dogme de la divinité de Jésus-Christ* parue en 1869 (Paris, Germer-Baillièrre, in-12) et dont la quatrième édition est sous presse (Paris, Alcan)¹. Dans la préface de ce livre (édité à dessein dans une collection d'œuvres de « philosophie contemporaine »), M. A. Réville annonçait pour les études théologiques de nouveaux temps, et il les annonçait au grand public avec une sorte de gravité familière qui contraignait à l'attention et au respect des idées : « Au lieu, disait-il, de considérer les doctrines religieuses comme autant de thèses absolues, achevées dès le premier jour, qu'il faut adopter ou rejeter *sans phrases*, on se familiarise avec l'idée que la grande loi du devenir ou du développement naturel ne leur est pas moins applicable qu'aux autres phénomènes terrestres. On n'est donc plus étonné d'apprendre qu'elles aussi ont une histoire... Le fait est que rien ne trompe, en histoire, comme le point de vue dogmatique ou traditionnel. Il absorbe les diversités réelles dans l'unité factice. Il ne tient aucun compte des nuances. Il confond les époques. De situations

1) Il a paru de cet ouvrage deux traductions en anglais, l'une en 1878, par Ann Swaine, la seconde d'après l'édition française de 1904, par A. E. O'Connor : *History of the dogma of the deity of Jesus-Christ* (Londres, Philip Green, 1905).

pleines de mouvement, de chaleur, d'oppositions tranchées, il fait des terrains tirés au cordeau où tout est aligné, immobile, glacé ». Dans son *Manuel d'instruction religieuse* (in-8°. Cherbuliez, 1863) qui fut une des premières condensations pratiques de l'enseignement du protestantisme libéral¹, il avait déjà esquissé l'histoire du dogme de la divinité du Christ (v. aussi *Revue germanique*, XXX (1864), p. 5, art. intitulé : *La divinité de Jésus-Christ*). Dans le livre de 1869 il montrait non seulement l'évolution interne du dogme, mais encore « sa « projection » sur l'Église, l'action réciproque des hommes sur la tradition et de la tradition sur les hommes. C'était là, pour l'histoire ecclésiastique, un élément que n'avait pas complètement dégagé la *Kirchengeschichte* de Baur — et d'ailleurs, en histoire des dogmes comme en exégèse, M. Albert Réville préserva sa personnalité scientifique de l'asservissement doctrinal que ne surent pas éviter les derniers venus de l'École de Tubingue. Parlant de Neander, de Gieseler, de Hase, fondateurs de l'histoire critique des dogmes, M. Réville avait judicieusement écrit (*Rev. Théol.*, 1856, p. 287) : « Je ne crains pas d'ajouter à cette nomenclature le nom de Baur et de ses disciples, malgré tout ce qui m'empêche de m'appropriier l'ensemble de leurs vues. Leurs travaux historiques ont précisément souffert, comme ceux des anciens historiens, d'un attachement opiniâtre, excessif, pour un système; ce qui leur a fait perdre maintes fois, à mon avis, le sentiment de la réalité et trop sacrifier à l'hypothèse ». (V. aussi l'étude parue dans la *Nouv. Rev. de Théol.*, 1860, t. V, p. 23, sur la *Dogmatique de Strauss au chapitre de la vie future*, et *Les Origines du Christianisme selon l'École de Tubingue. — Le docteur Baur et ses œuvres* (*Rev. Deux-Mondes*, 1^{er} mai 1863).

Ce « sentiment de la réalité » historique, constamment vivante et changeante, il en était plus que tout autre doué et plus que tout autre il était en mesure d'y faire participer un

1) Ce Manuel a été traduit en plusieurs langues étrangères et a servi de modèle à plusieurs autres manuels d'instruction religieuse destinés à des élèves de moindre instruction. Parmi les ouvrages de M. A. Réville il n'en est guère dont l'influence ait été plus étendue que celui-là.

(Note de la famille.)

auditoire laïque que l'abstraction théologique eût dérouté et rebuté, que les mots de la religion eussent aisément trompé sur les choses de la pensée. Pendant vingt ans, M. Albert Réville a fait pénétrer ses élèves de l'École des Hautes-Études dans l'émouvante intimité de la vie des dogmes. Tous ils regretteront comme nous que de ces leçons une bien faible partie seulement ait été imprimée. Nous ne pouvons que transcrire ici le sommaire officiel de cette œuvre énorme; quelque chose cependant de son plan large et sûr transparait sous cette sèche énumération : 1886 : Introduction à l'histoire des dogmes. — 1886-1887 : Histoire du dogme de la Trinité pendant les trois premiers siècles. — 1887-1888 : Histoire du dogme trinitaire à l'époque du 1^{er} concile de Nicée (325) et dans la période suivante jusqu'au 1^{er} concile de Constantinople (381). — Histoire du dogme trinitaire depuis le concile d'Ephèse de 431 jusqu'à l'apparition du symbole *Quicumque*. — 1888-1889 : Histoire du dogme eucharistique, son évolution depuis le 1^{er} siècle jusqu'à la fin du moyen-âge. — 1889-1890 : Les doctrines théologiques de Tertullien¹. — 1890-1891 : Le socinianisme, sa doctrine et son histoire. — 1891-1892 : Histoire des dogmes du péché originel et de la rédemption. — 1892-1893 : Époques et divisions de l'histoire des dogmes chrétiens : ouvrages et documents qui les caractérisent. — 1893-1894 : Histoire des doctrines eschatologiques dans l'Église chrétienne. — 1894-1895 : La démonologie chrétienne. — 1895-1896 : Les christologies du Nouveau Testament, leurs variétés et leur gradation². — 1896-1897 : La

1) Dans la *Revue de Strasbourg* (1857, t. XV, pp. 65, 105, 289), M. A. Réville avait publié des études sur *La dogmatique de Tertullien* (I. Principes et tendances. — II. Théologie proprement dite et christologie. — III. Anthropologie et sotériologie). Le premier volume de la Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Section des sciences religieuses, (*Études de critique et d'histoire publiées par des membres de la Section*, Paris, Leroux, 1889, 8°) renfermait un mémoire de M. Réville sur *Le sens du mot sacramentum dans Tertullien* (p. 195), sens infiniment plus large que celui que les Églises lui ont attribué, puisqu'il désigne chez le grand apologiste africain l'expression symbolique, allégorique ou rituelle, d'une vérité supérieure et cachée, qu'elle fasse ou non partie de l'enseignement orthodoxe.

2) Dans le second volume d'*Études publiées par les membres de la Sec-*

christologie dite johannique dans les livres du Nouveau Testament. — 1897-1898 : La doctrine ecclésiastique de l'Église chrétienne d'après la Didaché des Apôtres. — 1898-1899 : La doctrine de l'Église à la fin du iv^e siècle et au commencement du v^e siècle d'après la *Cité de Dieu* de saint Augustin. — 1899-1900 : L'évolution de la doctrine ecclésiastique à Rome telle qu'elle est documentée par le livre connu sous le titre des *Philosophoumena*, fin du II^e et commencement du III^e siècle. — 1900-1901 : Histoire du dogme du péché originel. — 1901-1902 : La doctrine des intercessions. — 1902-1903 : L'idée et la doctrine de la tolérance religieuse dans l'Église chrétienne. — 1903-1904 : La doctrine de l'ascétisme et son application dans les ordres monastiques¹. — 1904-1905 : Histoire, maximes et doctrines spéciales de l'ordre des Jésuites. — 1905-1906 : Le Jansénisme, son histoire et ses doctrines. — Durant ses derniers jours, M. Réville, avec cette lucidité qui ne l'abandonna qu'avec la vie, avait tracé le plan de son cours pour l'année 1906-1907. Il devait être consacré à l'« Étude historique et critique de la Franc-Maçonnerie considérée comme l'un des facteurs de l'évolution religieuse des peuples modernes aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles ».

Nous l'avons dit, M. Albert Réville, lorsqu'il prit possession de la chaire du Collège de France avait, sous de multiples formes, articles, conférences ou comme élément de son enseignement religieux, « professé » l'histoire des religions. En écrivant un manuel d'instruction religieuse où l'exposé

tion des Sciences religieuses (Paris, Leroux, 1896, 8°), M. Réville donnait une notice sur la christologie de Paul de Samosate. Il faisait ressortir l'esprit d'indépendance presque rationaliste que cet évêque avait fait pénétrer dans son clergé. Cf. *Le Christianisme unitaire au III^e siècle. Paul de Samosate et Zénoïe* (Revue Deux Mondes, 1^{er} mai 1868).

1) M. Réville avait donné en tête de *l'Annuaire de l'École des Hautes Études, Section des Sciences religieuses*, pour 1902 (Paris, Imprim. nationale, 8°) quelques-uns des résultats de cette étude groupés autour de la figure de *Vigilance de Calagurris*. M. Réville montrait le courant oriental qui pénètre l'ascétisme et la vie monastique d'Occident, et l'inutilité — tout au moins temporaire — des efforts tentés par *Vigilance* pour résister à ce courant.

des religions qui ont précédé le christianisme tient une large place, ne posait-il pas en ferme principe que la conscience moderne a le devoir de s'initier aux résultats essentiels de la science des religions? Et ne disait-il pas, dans cette biographie de *Théodore Parker* (Paris, Cherbuliez, 1865, in-12) où, pour parler dignement d'un homme qui lui ressemblait, il a mis tant de sa propre pensée : « L'étude des religions comparées, des mythologies, des peuples et des langues vient poser au penseur une question rénovatrice de la théologie tout entière » (p. 39)? Sans négliger ses recherches exégétiques personnelles, il ne cessa de travailler à révéler au public français, dont les préoccupations en étaient d'abord si distantes, le puissant essor des études d'histoire religieuse dans l'Europe savante du XIX^e siècle (art. sur *Les dieux de la Grèce antique*. Rev. German., t. XV (1861), p. 547; t. XVI (1861), p. 161; les *Demi-dieux de la Grèce antique*, id., t. XXII (1862), p. 369; t. XXIV (1863), p. 417; *Le mythe de Prométhée et les études modernes sur l'humanité primitive* (Rev. Deux M., 15 août 1862); *Histoire comparée des religions antiques. Histoire de la religion égyptienne* c. r. du livre de M. Tiele (Revue Deux M., 15 juin 1871); *La religion des Phéniciens d'après les recherches récentes en Hollande* (Revue Deux M., 15 mai 1873).

Malgré une visible sympathie pour les méthodes comparatives, il excluait de sa critique tout ce qui pouvait ressembler à un système tyrannique ou même à une généralisation précipitée. Cette discipline de recherches, « réaliste et puisant toute sa force dans l'érudition indépendante » (Discours d'ouverture au Congrès de 1900), il l'exerça et la légittima constamment au cours de son enseignement du Collège de France : dans tous les sens du mot, sa chaire fut « une chaire de liberté ». (Leçon d'ouverture, Paris, 1880).

Il publiait en 1880 sa première année de leçons, légèrement résumée, sous le titre de *Prolegomènes de l'Histoire des Religions* (Paris, Fischbacher, 8^e, 4^e éd. revue et corrigée, en 1886). Il s'était attaché à donner une définition de la religion, et à établir ensuite une classification des religions. « La religion est la détermination de la vie humaine par le sentiment

d'un lien unissant l'esprit humain à l'esprit mystérieux dont il reconnaît la domination sur le monde et sur lui-même et auquel il arrive à se sentir uni. » Étroitement relative à cette définition, sa classification des religions pouvait se résumer en ces grands traits : 1° un culte originel de la nature ou plus exactement d'objets naturels personnifiés, c'est l'équivalent du *naturalisme polyzoolâtrique* de Tiele; 2° l'animisme qui s'en dégage et, selon certaines conditions ethnographiques, se condense en fétichisme; 3° les grandes mythologies nationales qui représentent ensuite une « dramatisation de la nature »; 4° les religions polythéistes-légalistes, phase intermédiaire; 5° le bouddhisme, religion de rédemption, religion universaliste en théorie, en pratique confondue avec les polythéismes locaux; 6° les religions monothéistes : judaïsme (légaliste et national); islamisme (légaliste et international); christianisme (religion de rédemption et internationale).

Les *Prolégomènes* furent traduits en anglais (par M. Squire, chez Williams et Norgate) en 1884. M. Albert Réville avait, dans ce livre, mentionné et réfuté M. Gladstone comme l'un des plus illustres parmi les partisans de la théorie qui place dans une révélation primitive l'origine de la religion et des religions. De plus, M. Réville avait été *Hibbert Lecturer*, en 1884 et avait exposé devant un public anglais, à propos des religions primitives de l'Amérique, quelques-unes des idées nettement critiques que renfermaient les *Prolégomènes*. Dans le *Nineteenth Century* (n° CV) paraissait, en novembre 1885, un article de M. Gladstone où le grand homme d'État prétendait, avec la vivacité oratoire qui lui était familière, mais qui détonait quelque peu en cette occurrence, réfuter les théories du professeur français (*Dawn of Creation and of Worship. A Reply to Dr Réville*). Il affirmait que notre connaissance actuelle des peuples primitifs ne fournissait que des arguments en faveur d'une révélation primitive : le récit biblique de la création s'accordait, selon lui, avec ce que nous apprenait la science moderne, et le caractère des dieux homériques était en complet désaccord avec l'hypothèse d'une origine naturiste de la religion. M. Gladstone s'atta-

quait à l'explication météorologique et étymologique fournie par Max Müller et son école, et il revendiquait au nom de la science les droits du surnaturel et de la tradition scripturaire. M. A. Réville, à ce moment en Italie, n'eut connaissance qu'assez tard de la teneur de cet article ; mais avant qu'il ait pu y répondre, M. Gladstone avait déjà rencontré d'ardents contradicteurs. Dès le n° de décembre, le *Nineteenth Century* publiait déjà deux réponses à la « Réplique à M. Réville » ; l'une émanait de M. Huxley et démontrait aisément le désaccord irréductible entre les *interprètes de la Genèse et les interprètes de la nature* ; dans l'autre, M. Max Müller, se jugeant personnellement mis en cause par M. Gladstone, publiait en manière de post-scriptum à un très intéressant article sur les mythes solaires, une énergique apologie des principes fondamentaux de la mythologie comparée. Cependant M. Gladstone, dans le n° suivant (janvier 1886) maintenait ses positions (*Proem to Genesis : Plea for a fair Trial* et Post-script.) tandis que M. A. Réville, dans ce même n°, faisait paraître la réponse attendue (p. 160 : *Dawn of Creation. An Answer to Mr Gladstone*) où aux arguments d'apologétique sentimentale de M. Gladstone, il répondait par des arguments de science et de bon sens — réponse pleine d'esprit, de pondération et aussi d'éloquence ; une fois de plus il combattait le traditionnalisme au nom de la libre recherche : « Magna est veritas et praevalabit » ; c'est sur ces mots que se termina cette controverse.

M. Réville publia en 1883 les deux premiers volumes de cette Histoire des Religions qu'il avait promise à la science. Ils comprenaient les *Religions des peuples non-civilisés* : Noirs d'Afrique ; Indigènes des deux Amériques ; Océaniens ; Finno-tartares (Paris-Fischbacher, 2 vol. 8°)¹. Le premier, M. Réville appliquait le terme de non-civilisés aux *Naturvölker*

1) Cf. *De l'état primitif de l'humanité* (Nouv. Rev. Théol., 1862, t. IX, p. 129) ; *Remarques sur le rayonnement de la race aryenne* (C.-rendus de l'Académie des Sciences d'Amsterdam) ; *Considérations générales sur les religions des peuples non-civilisés* (Rev. Hist. des Rel., VI, p. 80) ; *La religion des Esquimaux* (id., VI, p. 222), et *Les Caraïbes* (Nouvelle Revue, nov. 1882).

ou « sauvages » ; il y avait dans son livre d'autres nouveautés : outre un nombre considérable de matériaux nouveaux, tous soumis à la discussion critique et organisés ensuite sans esprit de système, cette œuvre apportait tout un faisceau de documents à l'histoire des sociétés en faisant ressortir l'importance politique du sorcier, le caractère social du *tabou* et du *noa*, etc. Enfin, dans leur claire concision, les pages qui traitent de la notion de *totem* sont les premières qui aient mis le public français au courant des résultats acquis par les Waitz, les Bancroft, les Tylor dans l'étude de cet élément primordial des origines sociales.

Fidèle à sa classification des religions, M. A. Réville avait eu soin dans ces deux volumes consacrés aux non-civilisés d'en excepter, parmi les religions autochtones d'Amérique, celles des Mexicains et des Péruviens qu'il jugeait être à un stade plus avancé que l'animisme ou le fétichisme pur. Il les étudia dans un volume paru en 1885 (*Histoire des Religions*, II. *Les Religions du Mexique, de l'Amérique centrale et du Pérou*, Paris, Fischbacher, 1 vol. 8°). Il avait déjà tracé, nous l'avons dit, les grandes lignes de cette étude dans ses *Hibbert Lectures* de 1884. D'ailleurs, dans ce nouveau volume il s'attachait surtout à présenter un tableau exact et clair de l'état religieux et intellectuel des indigènes civilisés de l'Amérique au moment de la découverte de leur continent (cf. *Fernand Cortez et les causes réelles de la Conquête du Mexique*, Paris, 1882, 8°) ; de la multiplicité des mythologies ou des liturgies locales il dégagait seulement les traits saillants et caractéristiques. Il se déclarait partisan décidé de l'autochtonie des peuples de l'Amérique centrale et repoussait comme très insuffisamment étayée de preuves l'hypothèse spécieuse des influences asiatiques ou celtiques.

Bientôt après parut le volume qui renfermait la partie de son cours relative à la *Religion chinoise* (Paris, 1886, Fischbacher, 8°). M. Réville entendait traiter de *la* religion chinoise et non *des* religions chinoises ; sous l'apparente complexité des formes culturelles en Chine il retrouvait une unité profonde, constituée par le chamanisme originel plus ou moins modifié par les réformateurs, assagi, régularisé, mora-

lisé, mais perceptible toujours sous ses différentes formes, viciant la pensée morale du confucianisme, du taoïsme et du bouddhisme, leur imposant son naturisme foncier et son étroit ritualisme.

Dans ses cours du Collège de France, M. Réville parla, à leur tour, des religions de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, de celles de la Grèce et de Rome, mais comme il existait déjà sur ces matières de bons travaux historiques il ne jugea pas à propos de publier ces différentes séries de leçons.

Le jour où fut créée la *Revue de l'Histoire des Religions* (1880), M. A. Réville ne pouvait, lui l'un des plus authentiques fondateurs de cette jeune science, manquer de seconder la jeune Revue de tout son inlassable dévouement. Avec son esprit ennemi des systématisations outrancières, mais largement ouvert à toutes les tentatives loyales d'explications scientifiques, il s'attacha à exposer et à commenter les méthodes anciennes ou nouvelles : art. sur Otfried Müller (*Rev. Hist. Rel.*, IX, 133 et 273), Tylor (XXII, p. 209), Renan (XXVI, p. 220). Le premier article qu'il donna à la Revue était consacré à la *Nouvelle théorie euhémériste* (*Rev. Hist. Rel.*, t. IV, 1); il y combattait l'hypothèse d'Herbert Spencer sur l'origine des religions et cette réfutation fut ensuite reprise et complétée dans ses *Religions des peuples non-civilisés*. La Revue a publié sa magistrale étude sur l'*Introduction à la Science de la Religion* de C. P. Tiele, étude que mieux que personne il pouvait écrire, sûr de ne pas dénaturer la pensée d'un auteur dont toute la vie scientifique et morale était connue de lui et unie à la sienne par bien des affinités (*Rev. Hist. Rel.*, XXXVI, p. 370; XL, 374; XLI, 201 et 359).

L'histoire du Christianisme vint en son temps dans cette étude de toutes les religions, et rien, de ce fait, ne s'y trouva changé : même méthode d'exposition où l'impartialité n'était pas forcément de l'impassibilité, où la hardiesse n'excluait jamais la prudence critique. M. Réville sut intéresser à cette histoire sereine, dans un pays encore ému des querelles religieuses, « tous les esprits libres et sérieux », « deux qualités qui ne sont pas toujours conjointes », disait-il finement dans le Discours inaugural du Congrès de 1900. Cette histoire,

d'ailleurs, et celle du Judaïsme, il les avait déjà esquissées dans une série d'articles que l'on souhaiterait, pour le plus grand profit de nos études, voir réunir et imprimer dans leur ordre logique¹.

1) *La Religion primitive d'Israël et le développement du monothéisme* (Rev. Deux M., 1^{er} sept. 1869). *Les prophètes d'Israël au point de vue de la critique historique I. Du prophétisme dans l'Antiquité* (Rev. Deux M., 15 juin 1867). II. *Les deux Isaïes* (Rev. Deux M., 1^{er} juillet 1867). *Le Judaïsme depuis la captivité de Babylone* (Rev. Deux M., 1^{er} mars 1872). *Les Hérodotes et le rêve hérodien* (Rev. Hist. Relig., XXVIII, p. 283, XXIX, p. 2). *Le peuple juif sous les Asmonéens et les Hérodotes, d'après les historiens juifs de nos jours* (Rev. Deux M., 15 sept. 1867). *Le Judaïsme et le peuple juif au temps de la formation du Talmud* (Rev. Deux M., 1^{er} nov. 1867). *Le Psautier juif selon la nouvelle traduction de M. Reuss* (Rev. Deux M., 1^{er} nov. 1875). *La littérature apocalyptique chez les Juifs et chez les Chrétiens : l'Apocalypse d'après les travaux de la critique moderne* (Rev. Deux M., 1^{er} oct. 1863). *La question des évangiles devant la critique moderne : I. Le quatrième Évangile* (Rev. Deux M., 1^{er} mai 1866). II. *Les évangiles synoptiques* (Rev. Deux M., 1^{er} juin 1866). *Jésus et l'Essénisme* (Rev. de Théol., 3^e série, t. V, 1867, p. 221). *Les origines du christianisme selon l'école de Tubingue: le docteur Baur et ses œuvres* (Rev. Deux M., 1^{er} mai 1863). *Judéo-Christianisme* (Encycl. Lichtenberger). *Nazaréens* (id.). *Ebionites* (id.). *Chiliasme* (id.). *L'Épître de Clément Romain* (Le Lien, octobre 1855, paru ensuite dans les *Essais de critique religieuse*). *L'Église chrétienne aux deux premiers siècles* (Le Lien, mars-mai-juin 1855, paru ensuite dans *Essais*). *Étude sur l'« Histoire de l'établissement de l'Église chrétienne » par M. F. Fontanès* (Rev. Deux M., 1^{er} avril 1879). *Le quatrième Évangile et la controverse pascal au II^e siècle* (Rev. de Théol., 1856, t. XIII, p. 1). *Un défenseur du christianisme au second siècle : Théophile d'Antioche* (Le Disciple de Jésus-Christ, t. XXXII (1867), p. 363). *S. Irénée et les gnostiques de son temps* (Rev. Deux M., 15 février 1865). *Tertullien, le Montanisme et l'Église de son temps* (Rev. Deux M., 1^{er} nov. 1864). *Études sur Tertullien*. (Rev. de Théol., 1858, p. 49). *Le Christ païen du III^e siècle et la Cour de Sévère. Apollonius de Tyane, à propos des récents travaux de la critique allemande* (Rev. Deux M., 1^{er} oct. 1865). *S. Hippolyte, le pape Calixte et la Société chrétienne de Rome au commencement du III^e siècle* (Rev. Deux M., 15 juin 1865). *Le christianisme unitaire au III^e siècle : Paul de Samosate et Zénoïe* (Rev. Deux M., 1^{er} mai 1868). *De l'usage du Symbole des apôtres* (à propos du rapport de M. Viguié) (Rev. de Théol., 3^e série, t. III (1865). *Donatistes* (Encycl. Lichtenberger). *L'empereur Julien* (Rev. Hist. Relig. XIII, 265; XIV 1 et 45). *Du romantisme religieux, à propos des institutions monastiques* (Rev. german., t. XIV (1861) p. 365). *Querelle des images* (Encycl. Lichtenberger). *Les Albigeois : origines, développements et disparition du*

Est-il besoin de le dire? Albert Réville exégète, historien des religions, philosophe religieux s'était maintes fois arrêté à étudier la personne et l'œuvre de Jésus de Nazareth; toutes les tentatives qui avaient été faites pour expliquer Jésus et son enseignement avaient trouvé en lui, si diverses qu'elles fussent de méthode et de point d'arrivée, un critique attentif et pénétrant et chez qui le souci de l'objectivité ne parvenait pas à éteindre une sympathie initiale pour l'auteur de tout livre de bonne volonté (*La vie de Jésus de M. Renan devant les orthodoxes et devant la critique*, Rev. German., XXVII (1863), p. 571 et suiv.; *Une nouvelle vie de Jésus par le P. Dilon*, Revue de l'Hist. des Rel., t. XXII, p. 345; il faut y ajouter Zaalberg : *La religion de Jésus et la tendance moderne*, traduction française avec une préface de A. Réville. La Haye, 1866, 2 vol.

catharisme dans la France méridionale (Rev. Deux M., 1^{er} mai 1874). *Histoire du diable, ses origines, sa grandeur et sa décadence* (Rev. Deux M., 1^{er} janvier 1870; cet article a été publié en traduction anglaise comme plaquette de 72 p., en 1871, par Williams et Norgate, sous le titre : *The devil, his origin, greatness and decadence*). *Sorcellerie* (Encycl. Lichtenberger). *Le procès de Lucifer, prince des enfers, contre Jésus de Nazareth* (Rev. Moderne, XXXIX, 1866, p. 433). *Indulgences* (Encycl. Lichtenberger). *Curiosités théologiques* (art. sur la Réforme et la contre-Réforme) (Le Lien, 13 janvier 1855, et *Essais*). *Ochino* (Encycl. Lichtenberger). *Mennonites* (id.). *Arminianisme* (id.). *Antitrinitaires* (id.). *Grotius* (id.). *Bengel* (id.). *La philosophie religieuse de l'histoire de la Révolution française* (Disciple de Jésus-Christ (1866), t. XXIX, p. 177). *Infailibilité* (Encycl. Lichtenberger). *De l'avenir de la papauté* (Rev. Germ., t. XIX, (1862), p. 329). *Le mariage d'un archevêque* (Rev. Moderne, XXXVI (1866, p. 401). *L'anglicanisme libéral* (Rev. Deux M., 15 août 1875). *Le conflit des sciences naturelles et de l'orthodoxie en Angleterre* (Rev. Deux M., 15 mars 1875). *Une apologie anglaise de l'Islamisme* (Rev. Deux M., 1^{er} juillet 1877). *Les controverses et les écoles religieuses en Hollande* (Rev. Deux M., 15 juin 1860). *L'Église des anciens catholiques de Hollande, son origine et son rôle dans la catholicité contemporaine* (Rev. Deux M., 15 mai 1872).

A cette nomenclature il faudrait ajouter encore des articles publiés dans « la Libre Recherche » tels que : *Le premier récit de la Genèse* (30 août 1875), *Les prophètes et la prophétie en Israël* (30 novembre 1876); — dans « La Nouvelle Revue » (*Les catacombes de Rome*, juillet 1882); — dans la « Revue Bleue », qui a notamment publié durant l'été de 1906 ses derniers articles sur *Les femmes de Henri VIII*; dans la « Modern Review » et dans les revues américaines « The new World » et « Theological Review ». Un grand nombre de ces articles ont été traduits en hollandais.

in-12). Enfin, il publiait en 1897 (nouv. éd. en 1906) *Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus* (2 vol. 8°. Fischbacher. La nouv. éd. est en 2 vol. in-12). Il faisait dans cette nouvelle histoire de Jésus une place très grande à l'étude du milieu juif au moment où paraît le prophète de Nazareth. L'ensemble de son jugement sur la pensée de Jésus restait sensiblement identique à celui que tout son enseignement religieux et sa conception historique des premiers âges chrétiens permettaient de deviner dès avant la publication de ce livre : pour M. A. Réville, le caractère eschatologique de la prédication de Jésus passe au second plan et l'œuvre du Christ prend un sens presque exclusivement moral. (V. sur quelques-unes des positions de M. A. Réville comparées à celle de M. Aug. Sabatier : *De Jesu Christo colloquium doctum*, dans *Rev. Hist. des Rel.*, XXXVII, p. 325).

Ce livre lui était cher à plus d'un titre : c'était toute une partie du labeur de sa vie, et surtout il y proclamait ardemment l'unité du vrai : « J'aime beaucoup Jésus de Nazareth, disait-il dans la préface... J'ai appris à son école que l'amour de la vérité est un des éléments constitutifs de l'amour de Dieu, et ce serait trahir sa pensée que de lui appliquer à lui-même une autre norme, d'autres critères du vrai que ceux dont l'expérience a partout mis en évidence la légitimité ». Il passa quelques-uns de ses derniers jours à mettre au point une nouvelle édition de ce livre.

Ce serait mal connaître son œuvre et son caractère que de croire qu'il ait pu se cantonner dans le seul domaine des études religieuses : son extraordinaire activité intellectuelle se dépensa joyeusement à chercher en tout fait, en tout homme, en tout livre la signification historique, l'intérêt documentaire. Avec ce mélange d'observation sagace — parfois doucement malicieuse — et d'éloquence émue qui donne un charme si vivant à chacune de ses pages, il a tracé quelques portraits d'hommes que, dans le passé ou le présent, il aimait et voulait faire aimer (*Jacob Cats et ses œuvres* (Rev. Deux M., 15 janvier 1869); *Edgar Quinet*, études parues dans le

Disciple de Jésus-Christ (t. XXII, 1860, p. 830, 899, 1009, 1133) et surtout : *Théodore Parker et ses écrits* (Rev. Deux M., 1^{er} oct. 1861) où était déjà esquissé le livre publié quelques années après sur le grand réformateur américain (*Théodore Parker, sa vie et ses œuvres. Un chapitre de l'histoire de l'abolition de l'esclavage aux États Unis*, in-12, 1865, Reinwald). L'article et le livre révélèrent au public français l'étonnant remueur d'idées que fut Parker, ce « prophète » qui dépassa Channing en faisant de l'unitarisme une force sociale dans l'Amérique contemporaine. Ce fut une révélation aussi qu'apportèrent les articles de M. Réville sur la Hollande, presque ignorée alors en France, et dont il avait gardé un souvenir attendri, comme d'une terre de libre esprit où s'était formée sa pensée (*La Hollande et le roi Louis Bonaparte* (Rev. Deux M.) : I. *Les derniers jours de la république batave* (1^{er} juin 1870) II. *Quatre ans de règne* (15 juin 1870) III. *L'abdication et les dernières années* (1^{er} juillet 1870). — *Un homme d'État hollandais, J.-B. Thorbecke* (Rev. Deux M., 15 novembre 1872). — *Atchin et la guerre avec la Hollande* (Rev. Deux M., 1^{er} juillet 1874) où il cherchait à élucider l'imbroglio colonial qui avait un instant attiré les regards de l'Europe sur un coin de l'île de Sumatra). Dans les années qui suivirent nos désastres, il s'appliqua à l'étude méditative des destinées historiques de la France (*Vercingétorix et la Gaule au temps de la conquête romaine* (Rev. Deux M., 1877). I. *La formation de la nationalité gauloise* (15 août). II. *La campagne de Vercingétorix contre César* (1^{er} sept. 1877). *Réponse à la lettre de M. Maximin Deloche au sujet de cet article* (15 nov. 1877). *La géographie de la Gaule* (Rev. des Deux M., 15 août 1879). Cf. *Le peuple aryen d'après la science moderne* (Rev. Deux M., 1^{er} février 1864). *Le passage d'Annibal à travers la Gaule et les Alpes* (Rev. Deux M., 1^{er} mai 1880) qui avait été précédé d'un article sur *Les guerres puniques* (Rev. Deux M., 15 janvier 1879).

Ce serait laisser dans l'ombre l'un des traits les plus attachants de sa physionomie intellectuelle que d'omettre tout à fait les travaux où se plut souvent son goût délicat d'humaniste pour les lettres anciennes ou modernes. La rigueur de

son œuvre exégétique ne l'empêchait pas de noter les éléments de sublimité ou de charme esthétiques qu'il admirait dans les chants d'Israël : *Le Cantique des cantiques* (Rev. de Théologie, 1^{re} série, t. XIV, p. 201-258 et *Essais de critique religieuse*); *Chants et poésie populaire d'Israël* (Nouv. Rev. de Théologie, 1858, t. II, p. 237); *Le Psautier juif* (Rev. Deux M., 1^{er} nov. 1875). L'un des premiers il utilisa les œuvres littéraires du moyen âge comme documents sur son histoire morale : *La légende au bord du Rhin* (Le Lien, 19 décembre 1857, 7 et 30 janvier, 6 février, 20 mars, 10 avril 1858); *L'Épopée des Nibelungen, son caractère et ses origines* (Rev. Deux M., 15 décembre 1866); *Le drame religieux du moyen âge à nos jours* (Rev. Deux M., 1^{er} juillet 1868). Après 1870, il cherchait à travers la littérature allemande ce que l'Allemagne pensait de la France et pensait d'elle-même (*Rabelais sa vie, ses œuvres et ses idées sur l'éducation d'après le Dr F. Aug. Arnstuedt* (Rev. Deux M., 15 oct. 1872). *Un roman philosophique en Allemagne, « Les Enfants du Monde », par M. Paul Heyse* (Rev. Deux M., 15 sept. 1873); *M. von Hartmann et sa doctrine de l'inconscient* (Rev. Deux M., 1^{er} oct. 1874); *Un romancier national en Allemagne, M. G. Freytag* (Rev. Deux M., 1^{er} déc. 1874). Enfin, parallèlement à ses travaux historiques sur les Pays-Bas, il publiait sur Cats et sur le romancier J. van Lennep (Rev. Deux M. *l. cit.* et 15 oct. 1868) deux articles qui ouvraient sur la vie intellectuelle de ce peuple réfléchi et aisément profond des perspectives inattendues du public français; en faisant paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* (15 juin, 1^{er} et 15 juillet 1875) et ensuite en volume (1875, in-12, Plon et Cie) une adaptation d'un roman émouvant et grave de M^{me} Bosboom Tousseint, *Le major Franz*, M. A. Réville fit pénétrer ses lecteurs dans l'intense vie familiale du pays néerlandais.

La philosophie religieuse d'Albert Réville tient par des liens étroits à sa conception de la science; nous ne saurions traiter ici du fond de cette philosophie; mais n'est-ce point le lieu de dire combien elle légitime la recherche historique en s'établissant dès l'origine sur « l'obligation pour chaque homme d'avancer autant qu'il le peut et d'une manière illimitée dans

la connaissance de la vérité »? (*Sur l'exclusisme en matière de foi*, thèse de baccalauréat en théologie, Strasbourg, Dannbach, 1848, 8^e). C'est, dégagé des formules imposées, ce libre sentiment religieux qu'éprouve l'homme quand il se sent en face de l'*infini parfait*, et la foi (que suppose ce sentiment) en la réalité objective de cet infini, qui constituent pour Albert Réville le fondement positif sur lequel l'homme éclairé doit asseoir l'édifice de ces croyances; « et il faut plaindre les hommes de nos jours qui, habitués par leur éducation à faire reposer toute leur foi sur une autorité surnaturelle quelconque, sentent vaciller la base unique de leur vie spirituelle et ne connaissent aucun terrain sûr où poser, ne fût-ce qu'une tente-abri, pour se recueillir et attendre avec confiance le retour d'une meilleure lumière » (*Du sentiment religieux considéré comme fondement de la foi*, Rev. théol., 3^e année, t. VII (1869), p. 249. Cf. *Du surnaturel*, dans *Nouv. Rev. théol.*, 1861, t. VII, p. 125 et t. VIII, p. 221). Cette notion vivante du divin et du contact spirituel entre l'homme et Dieu, M. Réville, au cours de son enseignement théologique, l'analysa tantôt en la saisissant dans sa nature intime, tantôt en la suivant dans l'enchaînement de ses modalités historiques ou idéologiques¹, et sa prédication ne tendait qu'à répandre les

1) *Un nouveau catéchisme* (Nouv. Rev. Théol. 1858, t. III, p. 277). *De l'autorité de Jésus-Christ* (Nouv. Rev. Théol., 1859, t. III, p. 213). *La confession d'un théiste chrétien* (sur « le Christ et la conscience » de F. Pécaut) (*Le Disciple de Jésus Christ* (1859), p. 517). *Conciliation de la science et de la religion* (*Le Disciple*, t. XXII (1860), p. 520). *Le christianisme et la nature* (*Le Disciple*, t. XXV (1863), p. 162). *De la validité du témoignage historique en matière de surnaturel*, par M. Opzoomer, trad. par M. A. Réville (Rev. Théol. 3^e série, 1863, t. I, p. 43). *Du protestantisme et de l'esprit moderne* (à propos du livre de M. Arbousse-Bastide) (Rev. de Théol., 3^e série (1863), t. I, p. 305). *Trois lettres à M. le pasteur Poulain au sujet de sa prétendue critique de la théologie moderne* (d'abord parues dans le *Disciple de Jésus-Christ*, t. XXVI (1864), pp. 165, 251, 319, puis sous le titre : *Notre christianisme et notre bon droit*; trois lettres, etc., in-8^o, 1864, Cherbuliez). Les lettres au D^r Picerson, intitulées : *Nous maintenons* (1865) et *Notre foi et notre droit* (1866). Préface à la traduction de J. Zaalberg : *La religion de Jésus et la tolérance moderne* (2 vol, in-12, 1866, Cherbuliez). *Le sentiment religieux et sa valeur en philosophie* (Rev. Deux M., 15 juin 1869). *La résurrection de Jésus-Christ*, conférence donnée à

solutions issues de cette pensée théologique, surtout son libéralisme vivifiant¹.

Comme sa tolérance, son amour de l'humanité était d'essence religieuse. « A la paternité divine correspond la fraternité humaine » (Rev. Théol., 1869, p. 270). Mais il estimait que les libertés politiques et sociales sont des fonctions nécessaires de la liberté morale : « Le progrès humain, chose de l'esprit, va du dedans au dehors, c'est-à-dire de l'individu à la société » (*De la liberté et du progrès*. Rev. German., XXVII, 1863, p. 5). Or, il avait en ce progrès une foi profondément réaliste; il en saluait les manifestations surtout lorsqu'elles pouvaient justifier d'une élaboration scientifique : au moment du Congrès international des sciences sociales tenu à Amsterdam en 1864, il se réjouissait de voir des méthodes de libre examen enfin appliquées à l'étude des groupements humains et des conditions du travail dans l'Europe moderne (*Rev. German.*, t. XXXI (1864), p. 344). Déter-

Neufchâtel en 1869. *L'enseignement de Jésus comparé à celui de ses disciples* (1 vol. in-12, 1870, Cherbuliez). *La nouvelle profession de foi du docteur Strauss* (Rev. Deux M., 15 mars 1873). *Le sentiment religieux* (Rev. Bleue, t. XIX (1880), p. 458). Enfin de nombreux articles dans les journaux protestants *Le Lien*, *La Renaissance* ou dans les *Étrennes chrétiennes*, de Genève.

1) *Solutions évangéliques* (Paris, Grassart, 1853, 8°). *L'Église, les membres de l'Église et la vérité*; discours, (2^e éd. in-8°, 1857, Delft-Trenité). *Le Sel de la Terre, sermon prêché en 1864 dans plusieurs églises réformées de Hollande et de France et qui n'a pu l'être à Genève* (in-8°, 1864, Cherbuliez). *Aux fidèles des églises réformées du Midi de la France* (Disciple de Jésus-Christ, t. XXVII (1865), p. 270). *Quatre conférences sur le christianisme, prêchées à Strasbourg, à Nîmes et dans plusieurs autres églises réformées* : 1^{re} conférence : *Les excellences de la doctrine de Jésus-Christ*. — 2^e conférence : *La Diane d'Éphèse*. — 3^e conférence : *La mission actuelle de l'Église protestante*. — 4^e conférence : *Le christianisme de Jésus-Christ* (in-8°, 1865, Cherbuliez). *Sermons dans le « Disciple de Jésus-Christ »*, t. XIX (1857), t. XXII (1869), t. XXIII (1861), t. XXIV (1862), t. XXV (1863), t. XXVII (1865), t. XXVIII (1865), etc. *Discours d'adieu prononcé le 27 avril 1873 dans l'église wallonne de Rotterdam* (Rotterdam, Nijgh et Van Ditmar, 1873, 8°). *Douze sermons* (1874, in-8° Rotterdam et Paris, Sandoz et Fischbacher). *Un témoignage* (discours prononcé dans l'Église wallonne de Rotterdam, le 21 juin 1891 (Wyt et Zoonen, Rotterdam, 8°).

miné partisan des réalisations démocratiques, pour les soutenir il donna, nous l'avons dit, le double enseignement des principes et de l'exemple. Enfin le jour où un grand problème moral se posa à la nation française, Albert Réville estima que la raison d'État ne pouvait, pas plus que les autres orthodoxies, prétendre se soustraire au contrôle scientifique : « L'appréciation d'un arrêt de la justice qui préoccupe l'attention générale n'est pas autre chose au fond qu'une application particulière de l'esprit critique. C'est une petite histoire qu'il s'agit de vérifier en se servant des mêmes critères qui font office de pierres de touche dans les jugements historiques » (*Les étapes d'un intellectuel, à propos de l'affaire Dreyfus*, 1898, Paris, Stock, in-12, p. 82).

Toute l'œuvre d'Albert Réville n'est pas enfermée en ses livres, ses articles, ses cours. Il a formé directement ou indirectement bien des disciples, suscité ou fait fructifier bien des efforts scientifiques. Son accueil affable, sa délicate persuasion ont orienté sur tous les points du vaste domaine historique bien des bonnes volontés qui se cherchaient en vain. Et tous ceux qui l'écoutaient « par delà ses paroles », comprirent tout ce que ses conseils de méthode critique contenaient d'idéal intime, de foi profonde dans le progrès humain. Peu d'hommes ont mêlé aussi intimement que lui leur propre vie, ses espoirs et ses joies, à la vie de la science — et ce fut une des raisons de son noble optimisme. Parlant de la renaissance des études religieuses en France (1860), il s'écriait, comme Ulrich de Hutten : « Les études fleurissent, les esprits se réveillent, c'est un plaisir de vivre ! »

